

différentes de production de l'écrit. Enfin, il n'y a aucune conclusion, comme si l'introduction devait à elle seule suffire à mettre en perspective les analyses. Pour être plus positif, on retiendra que les analyses de détails sont intéressantes, et permettent de composer un commentaire de certaines lettres ; elles auraient trouvé une place intéressante dans des éditions commentées. – Un regret, pour finir, mais c'est une constante devant la production anglo-saxonne : la bibliographie est à 80 % en anglais ; quelques titres en allemand ou en italien, cinq titres en français sur 10 pages de bibliographie : Armisen-Marchetti, Deniaux, Hellegouarc'h, Lavency, Moussy ; Bourdieu cité en traduction. La première réaction est l'amertume. La deuxième est à un autre niveau : on sait que les études classiques aux États-Unis prennent souvent la forme de cours de culture et de réflexion générale ; cela posé, un livre de ce genre, qui étudie de près les textes, est une bonne chose ; sa bibliographie presque exclusivement de langue anglaise vise un public étudiant. Ce livre peut être un ferment, pour un public anglophone. Au public français, il apportera quelques éléments de commentaire.

Isabelle COGITORE

Mario CITRONI (a cura di), *Letteratura e civitas. Transizioni dalla Repubblica all'Impero. In ricordo di Emanuele Narducci*. Pise, ETS Ed., 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 454 p. (TESTI E STUDI DI CULTURA CLASSICA, 53). Prix : 35 €. ISBN 978-88-4673231-6.

Le volume est de bonne taille car il tente de rendre compte de la richesse des voies ouvertes par E. Narducci, mais son titre unifie profondément les contributions réunies, qui sont en italien pour la plupart, en français pour deux d'entre elles, en anglais pour l'une d'elles. Les contributions sont présentées dans ce qui est un ordre approximativement chronologique, puisqu'on part d'études sur Catulle et Cicéron pour finir avec Lucain, Sénèque et Tacite, en couvrant ainsi un large pan de la littérature latine. Mais l'empreinte d'E. Narducci est si forte dans ces contributions qu'elles présentent toutes, avec fidélité au maître, au collègue, à l'ami, un trait qui permet de les réorganiser selon un autre ordre, ce que le présent rapporteur entend faire ici. En effet, la question de la cité, qui est rappelée dans le titre du volume, est l'objet de six contributions : celle d'Elisa Romano, *Immagini di Roma fra tarda repubblica e principato*, p. 11-32, ouvre le livre en dressant le tableau de la cité que Strabon transmet, dans ses différences avec celle que donnent Vitruve, Varron et d'autres auteurs : voici installé le cadre concret de la *ciuitas*. Dans ce cadre se déploient les relations de patronat, qu'Arnaldo Marcone étudie en lien avec la crise de la République (p. 33-46), dans une étude dynamique du « révisionnisme » qu'il décèle dans la bibliographie (Gelzer, Meier, Brunt, etc.). Franco Bellandi s'attache à retracer l'évolution politique de Catulle, en qui il voit un césarien déçu, ce qu'il démontre par une étude précise des *carmina* 29, 54, 57 et 52, véritable « socle politique » (p. 47-71). Deux contributions se répondent ensuite, celle de Paolo Desideri, *Impero romano e diritto di natura in Cicerone*, p. 73-87, et celle de Jean-Louis Ferrary, *Durée et éternité dans le De re publica de Cicéron* : c'est ici l'impérialisme de Rome qui est au centre des réflexions, dans ses dimensions pour ainsi dire philosophiques, dans la lignée des réflexions de Narducci sur Cicéron. Et, plus loin dans le recueil, la contribution de Giancarlo Mazzoli, *ciuis, ciuilis, ciuitas. Un campo semantico nella riflessione socio-politica di*

*Seneca* (p. 327-340) reprend la thématique de la *ciuitas*, souvent présentée de manière négative par Sénèque, comme le lieu de tous les maux, dont la seule issue est la philosophie. Ce premier parcours de lecture qui mène de Cicéron à Sénèque n'est pas le seul parcours de lecture possible : on peut aussi choisir de glaner dans ce volume ce qui concerne l'éloquence ou la parole, autre axe des études menées par E. Narducci. Ainsi, le *Brutus* de Cicéron est-il l'objet d'une étude d'Alberto Cavarzere, *Coscienza del progresso e consapevolezza del presente : Cicerone, Brutus, 22-23* (p. 99-115) qui met en valeur les réflexions du philosophe et orateur, inscrites dans la mémoire du passé, ainsi que d'une étude de John Dugan, *Scriptum and uoluntas in Cicero's Brutus* (p. 117-128) : ici l'étude propose de lire le *Brutus* à la lumière de la *causa Curiana*, qui aurait été le modèle suivi pour rendre l'ambiguïté de la pensée cicéronienne. Bernardo Santalucia, dans *Cicerone, Antonio e la prouocatio ad populum*, donne une fine analyse des tensions politiques au sein de la première *Philippique*, quand Cicéron accuse Antoine de subvertir toutes les lois en voulant étendre la *prouocatio* aux procès *de ui* et *de maiestate* (p. 129-140). Et la réflexion sur l'éloquence et la politique revient avec la contribution de Jean-Michel David, *Crise de l'éloquence, crise de la cité* (p. 245-267), qui montre que l'évolution de l'éloquence va de pair avec l'évolution (ou la crise) politique, avec la transformation d'un espace civique unitaire à un espace public morcelé, dans lequel la compétition entre orateurs s'est déplacée vers le champ littéraire, vers un public d'amateurs, hors du champ politique. Se rapprochent de ces études celles qui sont consacrées aux aspects juridiques : la contribution d'Oliviero Diliberto, *Vt carmen necessarium (Cic. leg. II 59). Apprendimento e conoscenza della legge delle XII Tavole nel I sec. aC.* (p. 141-162), montre que la connaissance de ces textes fondateurs dépassait largement l'apprentissage enfantin mais aussi la connaissance technique des juristes pour être en réalité une mémoire commune et identitaire ; la longue étude de Dario Mantovani (p. 353-404), « *Mores, leges, potentia* » est un commentaire détaillé du passage des *Annales* de Tacite (III, 25-28) sur les lois matrimoniales, qui débouche sur une réflexion passionnante sur la place du juridique à Rome. Un troisième axe de lecture du volume peut prendre en compte les liens entre littérature et les diverses formes de la politique, comme dans la contribution de Sandra Citroni Marchetti, sur la figure de l'ami de Cicéron à Sénèque (p. 189-210), ou la belle démonstration de Rita Degl'Innocenti Pierini, p. 211-229, sur l'évolution des modèles éthiques de Cicéron à Sénèque, à travers leur ré-élaboration augustéenne. La contribution de Mario Labate, *La satira e i suoi bersagli : dallo spazio della ciuitas allo spazio della corte*, p. 269-293 rejoint la réflexion de David signalée plus haut en montrant que la fonction civile de la satire disparaît avec l'évolution politique, au profit d'une fonction éthique. Enfin, le court essai final d'Antonio La Penna, *Per una tipologia sociologica degli scrittori latini*, p. 405-417, vient nouer avec brio tous les fils de ces analyses littéraires et politiques. Mais il reste encore un quatrième parcours de lecture possible, qui s'intéresserait à ce qui fait l'identité romaine, à travers les évolutions politiques, sur cette longue durée prise en compte par les travaux de Narducci. C'est ce qu'on peut retirer de la lecture de Giuseppe Cambiano, *Filosofia greca e identità romana in Cicerone e Seneca*, p. 231-244, qui détaille l'assimilation progressive de la philosophie grecque dans l'identité romaine ; Mario Citroni aborde aussi cette question en s'interrogeant sur l'évolution et l'ambiguïté de la formule *res publica restituta*, p. 163-188. À son tour,

Gianpiero Rosati analyse les rapports d'Ovide avec Germanicus, et la façon dont le poète l'intègre dans une réflexion sur poésie et pouvoir (p. 295-312) ; Paolo Esposito consacre à Lucain des pages dans lesquelles il découvre de nouveaux échos entre Virgile et Lucain, échos qu'il examine ensuite dans leur postérité jusqu'à Claudien (p. 313-326) ; Matthew Leigh analyse chez Sénèque, dans le *De breuitate uitae* les exemples historiques négatifs utilisés pour créer une image de Rome. On pourrait ainsi clore notre parcours de lecture commencé avec l'image de Rome. Bien sûr, nous ne voulons pas signifier que l'ordre des contributions dans ce volume est à revoir ; au contraire, la reconstruction à laquelle nous nous sommes livrée est simplement un moyen de démontrer l'extrême richesse en même temps que l'extrême cohérence du volume car, on l'aura compris, ces contributions pourraient encore être lues autrement et se répondre à d'autres niveaux. Les riches bibliographies, présentes dans les notes de chaque contribution, sont également accessibles par l'index des noms d'auteurs modernes. L'ombre d'Emanuele Narducci donne au volume une remarquable unité de fond qui en fait un outil de grande valeur pour l'étude de toute la littérature latine classique, dans ses rapports avec la politique à tous les niveaux. Isabelle COGITORE

Olivier DEVILLERS et Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE (Éd.), *Poésie augustéenne et mémoires du passé de Rome. En hommage au professeur Lucienne Deschamps*. Bordeaux, Ausonius, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 244 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 50). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-080-8.

Le thème qui unit les études de ce recueil est « La vision du passé de Rome dans la poésie augustéenne » (voir Avant-propos, p. 9). Les contributions concernent entre autres « Virgile et l'émergence de Rome » (J. Thomas), « *Genus vs Moenia* : Réflexions sur la fondation dans l'*Énéide* » (Sylvie Franchet d'Espèrey), « Les mentions de Marius chez Properce. Échos des propagandes augustéennes » (O. Devillers), « Écrire le passé de Rome dans l'élégie érotique : un choix impossible pour Ovide » (Géraldine Puccini-Delbey), « Romulus le déprécié : une lecture alternative d'Ovide » (P.M. Martin), « Le(s) César(s) d'Ovide » (Hélène Vial), « Liber-Bacchus dans la poésie augustéenne : du passé de Rome au temps d'Auguste » (G. Freyburger). Le sujet abordé par Emmanuelle Raymond est « *Memorable textum* : aspects spéculaires et historiques du bouclier d'Énée » ; dans la contribution de Jean-Baptiste Riocreux, « La valeur poétique et apologétique du regard humain sur les visions prophétiques de l'Histoire dans l'*Énéide* », on ne retrouve pas seulement la description du bouclier d'Énée (*Aen.* VIII, 626-731) mais aussi « La prophétie de Jupiter » (*Aen.* I, 257-296) et « La vision des Enfers » (*Aen.* VI, 756-887) ; ce dernier passage a aussi été étudié par Sylvie Franchet d'Espèrey. Armelle Deschard nous offre une étude sémantique : « *Senex et longaevus* ou comment dire la grandeur du passé de Rome ». Trois contributions portent sur la réception des poètes augustéens durant l'Antiquité tardive et au Moyen Âge : « Le nom de Corydon dans la Deuxième *Bucolique* à la lumière des commentaires tardifs » (étude minutieuse de Françoise Daspét), « Virgile au prisme d'Augustin (sur le troisième livre de la *Cité de Dieu*) » (Anne-Isabelle Bouton-Touboulic) et « Les poètes latins et les leçons de Rome dans les œuvres de Gerbert d'Aurillac » (contribution de J.-P. Levet quelque peu générale). Le recueil se termine